

LE CANARD

FILIATREULT & RODIER.

PROPRIETAIRES.

GRANDE REDUCTION !

A l'occasion de la **St Jean Baptiste**

Et pour faciliter à nos compatriotes étrangers l'avantage d'apporter un **SOUVENIR** du Canada, nous avons réduit nos Soies Noires et nos Soies de couleur

Au Prix Coutant.

De même pour nos Soies et nos Satins Brochés.

Nous offrirons en plus une magnifique **PLUCHE** de soie valant \$2.00 pour \$1.25 la vergo, dans les couleurs les plus nouvelles.

Nos dentelles, nos franges, nos milets, enfin toutes nos marchandises seront réduites pour la circonstance

Nous sollicitons respectueusement une visite.

MATHIEU & GAGNON

1505 RUE NOTRE-DAMI

LE PREMIER TABAC
VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ET...
LE GRAND TONNÉ RENFARÇIS SANS TOUR

MEUILLETON du 'CANARD' Partie et Revanche

—M. de Cambyse, dit-il à mon oncle; et il salua profondément; mais Benjamin resta droit et couvert comme un grand d'Espagne.

Or, rien n'était plus propre à choquer le terrible marquis que l'outrecuidance de ce vilain qui lui refusait un banal hommage sur la lisière de ses domaines et en présence de son château. C'était d'ailleurs d'un très mauvais exemple et qui pouvait devenir contagieux.

—Manant, dit-il à mon oncle avec son air de gentilhomme, pourquoi ne me salues-tu pas ?

—Toi-même, répondit mon oncle en le toisant du haut en bas de son vil gris, pourquoi ne m'as-tu pas salué ?

—Ne sais-tu pas que je suis le marquis de Cambyse, seigneur de tout ce pays ?

—Et toi, ignores-tu que je suis Benjamin Bathony, docteur en médecine du Olamey ?

—Vraiment, dit le marquis, tu es carabin, je t'en fais mon compliment, voilà un beau titre que tu as là.

—C'est un titre qui vaut bien le tien ! Pour l'acquérir il m'a fallu subir de longues et sérieuses études. Mais toi, ce que tu mets devant



UN MAUVAIS CAS DE TATOUAGE.

Mousseau.—Ça part-il un peu Desjardins ?
Desjardins.—Pas la miette. Mercier t'a mal tatoué. Ça pénètre tellement dans ta peau que ça ne disparaîtra plus.
Asselin et Nantel.—Savonnez toujours, savonnez toujours. Il faut gagner notre argent.

ton nom, que t'a-t-il euré ? Le roi peut faire vingt marquis par jour, mais je le délie avec toute sa puissance de faire un médecin ; un médecin a son utilité, tu le reconnaitras peut-être plus tard, mais un marquis, à quoi cela sert-il ?

M. le marquis de Cambyse avait bien déjeuné ce jour-là. Il était de bonne humeur.

—Voilà, dit-il à son intendant, un plaisant original, j'aime mieux l'avoir rencontré qu'un chevreuil. Et celui-là, ajouta-t-il, en montrant Fata du doigt, quel est-il ?

—M. Fata de Varzy, monseigneur, dit le médecin, faisant une seconde génuflexion.

Fata, dit mon oncle, vous êtes un polisson, je m'en doutais ; mais vous me rendez compte de ce procédé.

—Ah ça ! dit le marquis à Fata, est-ce que tu connais cet homme ?

—Très peu, monsieur le marquis, je vous le jure ; je ne le connaissais que pour avoir dîné avec lui chez M. Minxit ; mais du moment qu'il manque aux égards qu'il doit à la noblesse, je ne le connais plus.

—Et moi, dit mon oncle, je commence à te connaître.

—Comment ! monsieur Fata de Varzy, poursuit le marquis, est-ce que vous dînez chez ce drôle de Minxit ?

—Oh ! par hasard, monseigneur, un jour que je passais par Corvol ! Je sais bien que ce Minxit n'est pas un homme à voir ; c'est une tête brulée, un homme entiché de sa fortune et qui se croit autant qu'un gentilhomme.—Haie ! haie ! qui m'a frappé de son pied par derrière ?

—Moi, dit Benjamin, de la part de M. Minxit.

—Maintenant, dit le marquis, vous n'avez plus rien à faire ici, monsieur Fata, laissez-moi avec votre compagnon de voyage. Ainsi donc,

ajouta-t-il, s'adressant à mon oncle, tu persistes, toi, à ne pas me saluer ?

—Si tu m'as salué le premier, je te saluerai le second, dit Benjamin.

—Et c'est ton dernier mot ?

—Oui.

—Tu as bien réfléchi à ce que tu as fais ?

—Écoute, dit mon oncle : je veux avoir de la déférence pour ton titre et te prouver combien je suis coulant en tout ce qui concerne l'étiquette.

Alors, il tira un gros sou de sa poche, et le faisant tourner en l'air : —Demande pile ou face, dit-il au marquis ; gentilhomme ou médecin, celui que le sort désignera saluera le premier, il n'y aura pas à y revenir.

—Insolent ! dit le gros intendant jofflu, ne voyez-vous pas que vous manquez de respect à monseigneur de la manière la plus scandaleuse ! Si j'étais à sa place, il y a longtemps que je vous aurais bâtonné.

—Mon ami, répondit Benjamin, mêlez vous de vos chiffres. Votre seigneur vous paye pour le voler et non pour lui donner des conseils.

En ce moment un garde-chasse passa derrière mon oncle, et d'un revers de main lui enleva son tricorne, qui tomba dans la boue. Benjamin était d'une force musculaire peu commune : il se retourne, le garde avait encore aux lèvres le gros sourire qu'y avait fait épanouir son espiglerie. Mon oncle, d'un coup de son poing de fer, envoia l'homme à la banderolle moitié dans le fossé, moitié dans la haie qui bordait la route. Les camarades de celui-ci voulaient le tirer de la position amphibie dans laquelle il se trouvait engagé, mais M. de Cambyse s'y opposa.—Il faut dit-il, que le drôle apprenne que le droit d'insolence n'appartient pas aux vilains.

Au fait, je ne conçois pas mon en-

de, ordinairement si philosophe, de n'avoir point eodé de bonne grâce à la nécessité. J'ai bien que c'est vexant pour un fir citoyen du peuple, qui sent ce qu'il vaut, d'être obligé de saluer un marquis. Mais, quand nous sommes sous le coup de la force, notre libre arbitre est supprimé ; ce n'est plus une action qui se fait, c'est un résultat qui se produit. Nous ne sommes plus qu'une machine qui n'est point responsable de ses actes ; l'homme qui nous fait violence est le seul auquel on puisse reprocher ce qu'il y a de honteux ou de coupable dans notre action. Aussi ai-je toujours regardé comme une obstination peu digne d'être canonisée la résistance invincible des martyrs à leurs persécuteurs. Vous voulez, vous, Antiochus, me jeter dans l'huile bouillante si je refuse de manger de la viande de porc. Je dois vous faire d'abord observer qu'on ne fait pas frire un homme comme un goujon ; mais, si vous persistez dans vos exigences, je mange avec plaisir s'il est bien accommodé ; car c'est à vous, à vous seul, Antiochus, que la digestion en sera funeste. Vous, monsieur de Cambyse, vous exigez votre fusil sur ma poitrine, que je vous salue ? oh bien ! marquis, j'ai l'honneur de vous saluer. Je sais bien qu'après cette formalité vous n'en vaudrez pas plus et que je n'en voudrai pas motus. Il n'y a qu'un cas où nous devons, quelque chose qu'il arrive, nous raidir contre la force : c'est quand on veut nous forcer de commettre un acte préjudiciable à la nation, car nous n'avons pas le droit de faire passer notre intérêt personnel avant l'intérêt public.

Mais enfin, telle n'était pas l'opinion de mon oncle : comme il se tenait ferme dans son refus, M. de Cambyse le fit saisir par ses valets

et ordoana qu'on retournât au château. Benjamin, tiré par devant et poussé par derrière, empêtré dans son épée, protestait espérant de toute sa force contre la violence qu'on lui faisait subir, et trouvait encore moyen de distribuer à droite et à gauche quelques bourrades. Il y avait bien dans les champs voisins des paysans qui travaillaient : mon oncle les appela à son secours ; mais ils se gardèrent bien de faire droit à ses interpellations, et même ils ritent de son martyre pour faire leur cour au marquis.

Quand on fut arrivé dans la cour du château, M. de Cambyse ordonna qu'on fermât la porte. Il fit appeler tous ses gens au son de la cloche : on apporta deux fauteuils, un pour lui et un pour son intendant, et il commença avec cet homme un semblant de délibération sur le sort de mon pauvre oncle. Lui, devant cette parodie de justice, se tenait toujours fier, et même il avait conservé son air dédaigneux et goguenard.

Le brave intendant opina à vingt-cinq coups de fouet et quarante-huit heures de cachot dans le vieux doujon ; mais le marquis était de bonne humeur, il avait même, à ce qu'il paraît, une pointe de sillory dans la tête.

—As-tu quelque chose à alléguer pour ta défense ? dit-il à Benjamin.

—Viens avec moi, répondit celui-ci, avec ton épée, à trente pas de ton château, et je te ferai connaître mes moyens de défense.

Alors le marquis se leva et dit : —La justice, après en avoir délibéré, condamne l'individu ici présent à embrasser M. le marquis de Cambyse, seigneur de tous ces environs, ex-lieutenant de mousquetaires, capitaine lieutenant du bailliage de Olamey, etc., etc., dans un endroit que mondit seigneur de Cambyse va lui faire connaître.

Et en même temps il défaisait son haut-de-chasse. La valetaille comprit son intention, elle se mit à applaudir de toutes ses forces et à crier : Vive M. le marquis de Cambyse !

Pour mon pauvre oncle, il rugissait de colère ; il dit plus tard qu'il avait craint d'être frappé d'apoplexie. Deux gardes-chasse le tenaient en joue, et ils avaient reçu ordre du marquis de tirer à son premier signal.

—Une fois, deux fois, dit celui-ci. Benjamin savait le marquis homme à exécuter sa menace, il ne voulut pas courir la chance d'un coup de fusil, et... quelques secondes après, la justice du marquis était satisfaite.

—C'est très bien, dit M. de Cambyse, je suis content de toi, tu peux te vanter maintenant d'avoir embrassé un marquis.

Il se fit conduire par deux gardes-chasse au port d'armes jusqu'à la porte cochère. Benjamin s'enfuit pareil à un chien auquel un mauvais garnement a attaché un sabot à la queue.

(A suivre.)

Un Garçon disait d'une fort belle femme qui n'avait point d'esprit, et qui ne parlait que d'un son de voix désagréable : Voilà un beau portrait d'une belle personne ! Il est bien ressemblant, tous les traits y sont. Il ne lui manque que sa parole,